Journal de la Nouvelle-Orléans.
Rédaction : Nos 2 et 4 rue de Chartres.
JEUDI, 15 JUILLET, NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 15 JUILLET 1860.

A qui tient un mariage.

Anna, à quoi songes-tu, ma chérie? dit Mlle Cunningham à sa cousine, qu'elle observait tristement depuis quelques instants. Ne prête-je respectée la fête de ton mariage? Quel vent sombre le balance inévitablement?

—(Après réflexion) Vous oh! dites, vous êtes très bonne pour cela, répondit Mlle Winterbottom en poussant un profond soupir, et vous pensez que cela peut, en effet, être le cœur de Cendrillon, s'agitant avec impatience.

—Anna quitte du pinceau, et, venant près de sa cousine, elle l'embrasse tendrement.

—Contes-moi vos peines, dites-moi quelque-chose le méchant—et elle souligna ce mot d'une façon qui prouvait clairement qu'elle avait remarqué qu'Anna flirtait peut-être un peu trop—qui s'avise d'assombrir ainsi ce joli front; de me remplir ces yeux charmants de grosses vilaines larmes que vous refoulez en vain?

—Vous dites "un méchant", cousine, s'étonna. Ils le sont tous plus ou moins. Mon Dieu, je ne suis pas femme sotte, assez vitrée pour m'être éprise d'aucun de ces dudes ridicules qui papillonnent autour de moi. Ils m'amusent, mais ils ne me touchent guère.

—Pourtant, depuis mon arrivée ici, je crois avoir remarqué que vous avez une préférence pour Gaston.

—Qui a pu vous faire croire qu'il me plaisait plus qu'un autre?

—Mais vos sourires, le timbre de votre voix qui se fait doux comme une caresse quand vous vous adressez à lui; enfin, vous le dirai-je, que vous dansiez avec pour quoi ce l'amnesie.

—Vraiment, vous avez fait toutes ces remarques! C'est du dernier amusant et je ne m'en doutais guère.

—En quoi cela vous semble-t-il et amusant?

—En ce que, vous avez vu de travers, car je suis exactement la même avec tous ces jeunes gens qui s'imaginent que je vais m'amoindrir d'eux.

—Quand vous serez fait un choix; que vous aimerez. Quel de plus doux, et de plus naturel quand on songe à se marier.

—Je vous assure que je n'y pense nullement.

—Pourquoi vous en défendre ainsi; n'est ce pas là le rêve de toutes les jeunes filles?

—Je ne ressemble à aucune.

Emma continue:

—Quel de plus doux que l'union de deux cœurs, de deux âmes sœurs l'une de l'autre. Moi je pense sans cesse au jour de mon mariage et je l'appelle de tous mes vœux.

—C'est que nous ne nous ressemblons guère, voilà tout.

—Depuis que votre frère m'a obtenue de ma famille, je suis la plus heureuse des créatures. Tout me plaît, tout m'enchante; j'ai comme une harmonie divine qui vibre au dedans de moi.

—Comme vous dites cela, Emma, reprit Anna avec amertume. Etes-vous vraiment convaincue que vous serez heureuse?

—Assurément.

—Pauvre enfant! (Et elle pousse un profond soupir.)

—Vous me plaignez, cousine, quand mon cœur déborde de bonheur à la pensée de mon prochain mariage.

—Emma, d'où ton sententieux: — Ma chère, le mariage, mais c'est le tombeau de l'amour!

—Quel ton et quel air cassé tragique! Qui vous a fait cela? Je devine: c'est dans quelques-uns de ces livres que vous cachez si bien à tous les regards. C'est un de ces auteurs ébouriés qui est venu porter le trouble dans votre cœur. Ce sont ses belles théories qui ont bouleversé vos sens, anéanti vos aspirations premières. Je déteste ces écrivains réalistes qui une à une arrachent toutes les illusions sous prétexte de nous faire connaître les plaies qui rongent la société. Que ne travaillent-ils plutôt à la rendre meilleure en ouvrant au contraire d'un voile épais ces turpitudes, ces crimes, ces monstruosités révoltantes. Mais point ils semblent s'être donnés pour mission de détruire tout ce qui est beau; tout ce qui est grand et noble, en le frappant de ridicule. Ils s'attaquent à tout; ils nient les choses les plus saintes les plus pures. Ils tuent la poésie pour la remplacer par leurs fétichés préférés, les impudiques et les pervers. Au lieu d'élever l'âme, de la rendre, ils voudraient la plonger dans la fange, la jeter dans des tortures sans fin. Il y a loin de cette littérature malsaine aux tableaux évoqués par notre immortel Shake-peare, par Walter Scott. Eux vous berceant doucement en vous montrant les peintures les plus exquises. Tout est riant, grandiose et vertueux dans leurs livres, les sentiments les plus nobles s'y rencontrent à chaque page. Ces dernières se gravent dans la mémoire. Elles ouvrent le cœur aux douces pensées, aux saintes désirs. Elles vous poussent dans la voie du bien et....

Emma l'interrompt.

—Un sermon! Oh! cousine, cessez en grâce ou je vais bailler. C'est exactement tout ce que me dit ma grand'mère. Quoi! vous aimez cette littérature à l'eau de rose, vous la préférez à ces grandes scènes si dramatiques qu'on en frissonne d'épouvante et d'horreur.

—Je n'aurais jamais le courage d'en lire même un chapitre.

—C'est un tort, parce qu'on apprend une foule de choses qu'on ignore.

—Vous semble-t-il si nécessaire d'être initiée à toutes ces ignominies? Pour ma part, je préfère les ignorer toujours. Mais j'y songe; il y a loin de notre dissertation à la question que je vous avais faite.

—Oui de quoi parlions-nous bien? De Gaston, ce me semble.

—De lui ou d'un autre, peu importe, puisqu'ils ne sont tous aussi indifférents.

—Emma, permettez-moi d'en douter. J'oserais même affirmer que dans les replis les plus cachés de votre cœur, la place en titre est occupée par son souvenir.

—Autrefois chère Olivie, en brûlait les cornières.

—Vous avouez enfin!

—Moi, absolument rien. Et elle éclate de rire. Cousine, vous m'amusez décemment.

—Soit; je préfère cela à vous voir pleurer. Voyons, un peu de confiance; puisque je suis pensée vous belle-cousine, faites-moi vos confidences, dites moi vos peines. Quel est enfin ce cœur votre chagrin?

—Je vous le donne en cent que vous ne le devinerez jamais.

—Qui sait. Serait ce, par hasard, l'absence du petit marquis?

—Vous n'y êtes point. Il est parti; bon voyage.

—Le malade dangereux d'Anatole!

—Eh mon dieu, j'en crois fort le même, que je décoie, mais j'ai déjà songé à son épitaphe. Elle sera de dernier sentement. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué combien il est ridicule?

—Mais, je ne l'ai jamais trouvé tel.

—Tu le trouvais!

—Un pédant qui n'aime que ses personnes et ses vues.

—Marry alors?

—Bien-davantage; il a le regard fuyant; je ne puis le sondier.

—Mais! chasse à sa belle; vous êtes un cœur auquel rien n'échappe. J'admire que je ne me doutais même pas des travers de ces monsieurs.

—Voyez vous après toutes ces découvertes, il n'est impossible d'être heureuse comme vous. Ils m'amusent, cependant, beaucoup, et si je suis être gracieuse et aimable avec eux, c'est que Bérénice, et Antonia ont un infaillible.

—Eh mon dieu, quel rôle joue-t-il dans vos existences?

—Quel de bouffon.

—Quel est un peut plus flatteur, puisqu'il faut avoir beaucoup d'esprit.

—Il a aussi des cheveux magnifiques; un teint mat d'une rare délicatesse; il est sensitive et Paris quand il passe comme une flèche.

—Qu'est avec lui que vous allez ensuite à Paris?

—Non, c'est avec Gaston.

—Enfin, chère mignonne, qu'avez-vous?

—Jal..... (et elle éclate en sanglots) que ma contrariété vient de mourir subitement, juste pour me manquer de parole, et que pour le faire, qui s'ouvrira ce soir, et dont je voulais être la reine, je n'aurai absolument que mon robe de velours cramoisi qu'on m'a déjà vue quatre fois, tandis que Mademoiselle Williams aura une toilette toute fraîche, arrivée de Paris exprès pour la circonstance. J'en mourrai de honte et de dépit; car nos rapides dans lui feront certainement ouvrir-yeux au table d'or, tandis que moi, qui ai toujours été la reine de toutes les fêtes; moi qu'on proclamait la plus gracieuse, qui était la plus belle et la plus applaudie, je serai délaissée! on fera à peine cas de moi.

—Vous vous exagérez la situation. Je pense qu'une robe neuve ne vous rendrait ni plus belle, ni plus séduisante. En reste, il s'agissait de charité.

—Oh! un prétexte! Combien on y pense peu dans ces circonstances.

—Je vous assure, Emma, que chaque fois qu'il s'est agi d'une œuvre de bienfaisance, j'ai rempli en conscience la mission que j'avais assumée.

—Sont doute, mon amie, de vous donner m'étonne: vous n'êtes ni coquette, ni vaniteuse, et vous faites le bien pour satisfaire au besoin de votre cœur.

—Croyez que je ne cherchais pas un compliment.

—Je le sais parfaitement, car je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

—Revenons à votre toilette.

—Votre robe est belle, ravissante.

—Tout le monde la connaît.

—Qu'importe, dès qu'elle vous sied.

—Inutile de chercher à me persuader; je n'aime pas de la fatiste.

—Oh! j'en serai une malade! Et comme Lottie va être heureuse d'avoir le champ libre. (Elle pleure.)

—Pourquoi vous faire un monstre d'un incident qui peut arriver à tout le monde et que vos amies comprendront.

—Des amies! en ai-je seulement? Mon chère, vous êtes la seule. Excepté vous, toutes me jalousent, et celles qui m'accablent le plus de compliments et d'amabilité, sont précisément celles qui m'attaquent—chose que je tâte rende au centuple.

—Si nous cherchions ensemble un moyen pour parer à la difficulté, pour inventer un petit chef-d'œuvre comme les grandes couturières?

—Nous n'y parviendrions jamais, et toutes en demoiselles se moqueraient de moi.

—Même Hermance?

—Elle la toute première.

—N'a-t-elle donc pas bon cœur?

—Elle est si frivole, qu'elle sacrifiera toujours ces affections les plus chères à une satisfaction d'amour-propre.

—Mademoiselle Cunningham pense: voilà bien la paille dont parle l'évangile; elle la voit dans l'œil de son amie, sans apercevoir la poutre qui est dans le sien. Et elle le plaint mentalement, puis tout haut:

—Cousine, la fête, le bruit, les fêtes, l'adulation passent avec les années. Le vide se fait autour de nous, et si nous n'avons pas fait de choix, si nous ne pouvons nous appuyer sur un ami sincère, sur un autre nous même, la vie devient affreuse, pleine de désespoir. Croyez-moi, faites un choix digne de vous et de votre famille, et vous dédrez toutes les tribulations, vous réduirez au silence toutes les jalousies, toutes les envieuses.

—Voilà, présidement, ce que tout le monde me dit, mais comment voulez-vous que je songe à me marier quand ce qui me plaît un jour, m'ennuie le lendemain.

—Avec l'amour, le besoin de changement s'évanouit.

Elle est interrompue par un domestique qui apporte à sa maîtresse une carte sur un plateau d'argent.

Celle-ci s'y a pas plus tôt jeté les yeux, qu'elle devient pourpre. Elle se lève avec précipitation, et, se posant devant la glace, elle se hâte d'arranger sa coiffure, puis elle donne l'ordre d'introduire monsieur le marquis de Grandchamp.

Son cousine sourit en voyant ce petit manège.

—Quel! lui ici? murmure-t-elle tout bas.

La jeune fille pose un doigt sur ses lèvres, et son amie, qui comprend, se retire par discrétion.

—Notre jeune fille, qui a beaucoup vu au théâtre, trouve, sur le champ, une mise en scène appropriée à la circonstance. Elle prend une pose languissante qui fait vibrer le boudoir de ses charmes. Elle semble charmée et comme en extase.

Dès qu'il est introduit, elle lui tend sa petite main blanche, sur laquelle il dépose un baiser.

—Quoi! vous nous revenez! monsieur le marquis.

—J'ai voulu vous fait, mademoiselle, mettre l'Océan entre nous, dépendant de vous fâcher jamais; seulement, le rendre désir pire que le mal, et le courage m'a manqué au dernier moment. J'ai voulu vous revoir, faire une dernière tentative.

—Vous avez bien fait, parce que votre absence.... (à demain elle s'arrête.)

—Cousin oui, je vous en conjure, ne doux avec, dit-il, en tombant à ses pieds et en s'emparant de une main, qu'elle ne retire pas. Elle le regarde d'un air troublé, puis d'une voix qu'elle veut rendre ferme:

—Chut! nous reparlerons de cela un peu plus tard. Rentre, pour l'instant que je ne puis agréer que votre départ m'était un point noir dans mon bel horizon.

—Je savais bien que le cœur était joli.

—C'est vous qui m'avez les bizes jouers.

Il joint les mains en extase.

—Oui, marquis, vous avez eu tout de désespérer si vite.

—Que dois-je penser de ce que j'entends?

—Espérez, mais changeons de sujet pour l'instant car je suis épriseuse.

—Vous farisiez?

—Oui mol. Ne puis-je donc pas manifiés de me mettre en colère?

—Mais c'est votre droit. Ne puis-je savoir en qui vous le dessiné un si grand courroux?

—C'est que je n'ai point de toilette pour aller au soir à l'ouverture de la

Les Martyrs.

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Alexandre et Espérance de Bang, ils étaient condamnés à souffrir.

Le Dame de Sarnual Page, 21 Austin st., Lowell, Mass. était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résistant des médecins de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 197 Washington st., Boston, dit qu'il avait souffert de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il fut pris de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la journée," écrit Mme. M. M. Lewis, de Springfield, Lowell, Mass." "La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit: "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière terrible des maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Je ne trouvais de soulagement jusqu'à ce que je prenne de la Salsepareille d'Ayer. Cette précieuse m'a guéri complètement."

Quand Mme. Genevra Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commençait à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui fit merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer !

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Prix, $1; six fiacons, $5. Vendue de la façon.

BULLETIN FINANCIER.

Dimanche, 6 Juillet 1860.

COMPTOIR D'ESCOMPTE (CLEARING-HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Banques.	Balances.
Semaine finissant le 6 courant	$1,200,700 00	$200,000 00
Semaine précédente	1,000,000 00	179,000 00

Mouvement commercial et économique et Revue du Marché.

Revue des Marchés Etrangers. Par Dépêche Télégraphique.

Nouvelles Diverses.

Marché Monétaire.

Cours-Courants.

Marché des Marchandises.

Cours-Courants.

Marché des Marchandises.

Cours-Courants.

Marché des Marchandises